

Feuilleton du Pays du dimanche : un duel

Autor(en): **Grimblot, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 113

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Où s'arrêtera-t-on ?

Nous lisons, il y a quelques jours dans le *Pays* le fait de ce jeune professeur d'Issy, M. Desban, qui ayant fabriqué un mannequin l'avait étalé dans sa classe, avec l'*Inrri*, en regard d'un petit tableau décoré du titre de « *Water closets n^o 100.* » Une flèche se dirigeait vers le mannequin, pour exciter les quolibets des élèves.

C'est inouï la rage antireligieuse qui s'empare de certains libres-penseurs qui ont par malheur une école en leur pouvoir. Que n'inventent-ils pas ! Que n'essaient-ils pas pour enlever toute croyance à leurs élèves !

La *Petite Gironde*, qui ne passe point pour un journal réactionnaire, et qui a soutenu la politique du ministère Waldeck-Rousseau, proteste avec beaucoup de vigueur contre les mutilations que certains régents font subir, sous prétexte de laïcisation aux œuvres classiques mises entre les mains des écoliers :

Elle cite un ouvrage intitulé : « La Lecture au cours moyens », par MM. Laclef, inspecteur primaire et Bergeron, directeur d'école. Ce livre est composé d'extraits des principaux écrivains français. On vient d'en faire une nouvelle édition dans laquelle l'œuvre même des écrivains cités est expurgée sans façon et sans souci de la plus élémentaire probité littéraire.

On reproduit par exemple un morceau de Gustave Droz : « Le Croup ». On ampute la citation du passage suivant : « C'est

Feuilleton du *Pays du dimanche* 17

Un Duel

par

Edouard Grimblot

Ce cadavre était celui de Charles Loinjeol.

Voilà donc qu'après quinze ans j'étais jeté au pied de cette tombe sur laquelle je pouvais lire le nom de l'homme que j'avais tué et celui de la pauvre fille morte du coup qui avait frappé son frère ; je m'étais assis à la table côte à côte avec la mère dont j'avais brisé l'existence en lui prenant ses deux enfants ! Le châtement était dur !

Toute la nuit je revis la scène sanglante de Mempty : j'assistai à l'agonie de la sœur, j'entendis la malédiction de la mère !

Au jour, j'écrivis à l'abbé Baudry ; je me

un miracle que le bon Dieu ait rendu la vie au pauvre chéri... » Gustave Droz a écrit : « Dieu sait qu'on court après ». On remplace « Dieu sait » par « Vous savez ».

Bernardin de Saint Pierre, dans « Paul et Virginie », a écrit : « Jamais Dieu ne laisse un bien sans récompense » ; on corrige ainsi la phrase : « Jamais le bien ne reste sans récompense ». On supprime le passage où Virginie dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous » ; on fait disparaître également cette simple constatation : « Leurs mères étant allées à la première messe des Pamplemousses. »

Les textes de Cervantès, de Le Sage, de Daniel de Foë subissent des corrections analogues. La « Bataille de Borny » de MM. Paul et Victor Margueritte, est mutilée de tout le passage suivant : « Du Breuil s'était agenouillé auprès de lui, cherchant des yeux un médecin. Ce fut un prêtre qui vint. Il reconnut le père Desroques à sa pâleur, à ses yeux noirs. — Le malheureux, dit le prêtre, je l'ai administré. Il ajouta : — Il ne vous voit pas, il ne vous entend pas. Dieu l'a reçu en sa miséricorde ! »

Que dire de la naïveté de ceux qui se livrent à une pareille besogne ! Croient-ils donc que les enfants ignorent les grands noms de Wagram, d'Austerlitz etc, parce que leurs maîtres auront pris soin de les leur cacher ? S'imaginent-ils que dans les milieux de la famille et de la société les enfants n'entendront parler ni de Dieu, ni de l'âme, ni de l'immortalité parce que ces mots auront été mis à l'index ? Est-ce que plus tard... les jeunes gens ne retrouveront

faisais connaître à lui et je le suppliais d'obtenir mon pardon. Il me semblait que sans ce pardon il m'était désormais impossible de vivre.

En arrivant ici, j'ai trouvé cette lettre :

Monsieur,

Nous savions qui vous étiez ! En allant préparer une chambre pour vous, ma sœur avait lu votre nom sur vos bagages. C'est ce nom qu'elle vint prononcer à mon oreille pendant notre déjeuner. Mais j'ai craint de vous causer tristesse ou embarras en ayant l'air de vous connaître, et je me suis tu.

Nous vous avons pardonné.

Que, cependant, cette date du 30 avril 18.... vous rappelle à l'occasion les fatales conséquences que peuvent avoir pour des innocents ces rencontres dont vous vous faites trop souvent un devoir.

L'abbé BAUDRY, curé de....

Ainsi, cet homme, auquel j'avais apporté une si cruelle douleur, savait que j'étais le meurtrier de son neveu et, « pour ne point me causer tristesse ou embarras », ainsi qu'il le disait dans sa sublime abnégation, il

pas dans les ouvrages signalés à leur attention par des extraits tronqués, les passages qu'on a pris soin de dissimuler à leurs regards d'enfants ? Que restera-t-il donc de ces précautions niaises ? Le ridicule de les avoir tentées, la suspicieux maladroitement jetée sur l'enseignement laïque, et de nouvelles armes données à ses adversaires.

Et puis, où s'arrêtera-t-on dans cette voie si l'on s'y laisse entraîner ! Quel est l'écrivain qui trouvera grâce devant ces iconoclastes d'un nouveau genre ? De Bossuet et de Fénelon il ne faudra plus parler ; de Corneille et de Racine il ne restera plus que des miettes ; Voltaire et Rousseau devront être expurgés sur toute la ligne. Quant à Victor Hugo, si vous lui enlevez Dieu, l'âme, l'immortalité, il n'y aura plus rien. De la littérature, il faudra passer à l'art, car tout s'enchaîne. Après les livres, ce sont les monuments qu'il faudra nettoyer ou faire disparaître, et du glorieux passé de la France nous n'aurons plus que la bêtise humaine trônant triomphalement sur les ruines de la civilisation.

Le bon sens public fera heureusement justice de ces tentatives et saura mettre un frein à la rage destructive de ces énergumènes.

Grand-Père

Souvenir anecdotique

Il m'a été donné dernièrement d'assister à la représentation théâtrale d'une jolie pe-

avait feint de ne me point connaître. Comment une telle leçon ne porterait-elle pas ses fruits ?

Cette leçon, je l'ai redite à M. de C... que j'estimais le provocateur dans la querelle d'hier, comme je l'aurais redite, à toi, Angier, dans le cas contraire. Je lui ai raconté cette histoire et lu cette lettre ainsi que je viens de le faire pour vous, Messieurs, ajouta Paule en promenant ses regards du groupe militaire au groupe civil, où depuis longtemps, d'ailleurs, les ricanements avaient cessé ; M. de C... est un homme de cœur et d'honneur ; il m'a écouté, et vous avez vu le résultat de notre entretien.

Puisse mon exemple vous éviter à tous, dans l'avenir, l'occasion d'un châtement pareil à celui qui m'a frappé.

Pendant tout le temps que j'ai tenu au régiment du lieutenant Paule, je n'ai pas vu un duel !

Edouard GRIMBLOT.
FIN.

titre pièce en un acte de MM. Paul Bilhaud et Carré. Elle a pour titre « Corneille et Napoléon » ou l'âme des héros. »

Si vous le permettez, je vais vous la raconter brièvement, ce sera pour moi l'occasion de faire suivre un gentil souvenir anecdotique qu'elle a évoqué.

Figurez-vous une chambre propre, meublée sans luxe, style empire, un bon vieux grand-père aux cheveux de neige, dormant dans un large fauteuil. Sa tête se balance en son léger sommeil de vieillard.

Ce rôle de vieillard c'est Philippe Garnier le grand médecin aristocrate au superbe masque antique, qui le tient, celui-là même qui personnifie si bien Néron flétri par ces beaux vers :

Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure,

dans Britannicus, la célèbre tragédie de Racine.

Revenons à notre scène.

Le vieillard : Grégoire Aubry, n'est-ce pas seul, dans la chambre se trouve sa fille M^{lle} Langlois, qui explique à son fils le petit Frilot, en quelle circonstance elle reçut au service de la France en qualité de cantinière, le surnom de *Moustache* dans les armées napoléoniennes.

Elle conte tout bas sa petite histoire, c'est alors que Frilot enthousiasmé bat des mains et réveille grand-père qui continue de sa voix chevrotante l'histoire interrompue.

— Ah ! oui, il reviendra, dit-il, il n'est pas mort, ils mentent tous, ceux qui prétendent cela.

— Mais vous savez bien que Bertrand l'a vu mourir, dit Moustache.

— Bah ! des blagues, des hommes comme celui-là ça ne meurt pas, te dis je.

Il se lève et haletant :

— Eh ! bien, vois-tu Moustache, s'il revenait, je repartirais, j'aurais de nouveau vingt ans.

L'excitation lui fait perdre le souffle, il tombe à la renverse dans les bras de Moustache, qui le dépose dans son fauteuil.

Mais ce n'est qu'un léger évanouissement. Il se dresse de nouveau, et magnifique, la poitrine haletante, le regard tourné vers la cloison où est suspendue une décoration encadrée dans une rame verte :

— Oui, tu sais Moustache, il était bon l'empereur. Cette croix là-bas, c'était la sienne. Un jour qu'il passait la revue de ses troupes, il vint à moi, et de sa voix que nous aimions tant entendre nous autres, brusquement me demanda :

— Qu'est ce que tu fais encore là mon vieux ? Il te faut du repos, tu deviens vieux, tu as déjà fait ton devoir, tu peux t'en aller.

— Jamais, Sire, répliquai-je fièrement.

— Qu'attends-tu alors ?

— La croix, Sire. C'est alors que détachant la sienne, il me la donna. Ah ! c'était un brave homme, conclut le vieillard, qui se rasseyant se mit à sommeiller.

Mais Frilot a pris un coussinet et vient apprendre sa leçon de français près de lui à ses pieds. On lui a donné comme tâche des vers de Corneille à savoir par cœur. Il ouvre son livre et le voilà parti en une lecture passionnée à travers les tragédies de Corneille.

Soudain grand-père se réveille en sursaut.

— Relis-voilà petit, demande-t-il curieusement.

Frilot relit et le vieillard tressaille.

— Qui a fait cela ? questionne-t-il.

— M. Corneille, répond l'enfant.

— Oui, oui, continue le grand-père, qui pour savoir faire la guerre, ne connaît rien en littérature, il est venu après *l'autre* n'est-ce pas ?

L'autre, c'est Napoléon I^{er}, son dieu terrestre à lui, l'être par qui juraient tous les grognards de la grande armée.

— Non, grand-père, répond le gamin, il est venu avant. M. Corneille est né, dit mon livre, en 1606 et est mort en 1684.

— Et qu'est-ce qu'il faisait ce Monsieur ?

— Mais, des vers grand-père, et Frilot continue sa lecture.

Le grognard s'agite, il répète après son petit fils les vers merveilleux du poète.

— Ah ! ça, tu les dis bien petit, les vers, c'est beau, très beau, mais est-tu sûr qu'il ait existé avant l'autre ?

— Mais oui, grand-père, et M. Talma, le grand tragédien, les dit bien mieux que moi au théâtre.

Alors, il faut que je l'entende avant de mourir, décide le vieillard, tu m'y conduiras Moustache.

Et il prend des mains de l'enfant le livre, et lit en se passionnant de nouveau les vers du poète, si bien qu'il retombe sans souffle dans son fauteuil.

En ce moment arrive le docteur qui gronde Frilot d'avoir rallumé le patriotisme de Grégoire Aubry, et envoie le gamin après avoir sorti le grand-père de sa torpeur, chercher des médicaments à la pharmacie.

Celui-ci s'obstine de nouveau. Il veut aller voir Talma avant de mourir, et le docteur lui promettant qu'il pourra y aller pour le tranquilliser, se retire.

Mais le gamin est sorti, et après avoir été chercher les médicaments, par une de ces idées brutales, sublimes, comme en ont parfois les enfants, il se rend au théâtre où joue Talma, demande à lui parler d'urgence, et ayant obtenu audience, lui explique de sa petite voix que grand-père est bien vieux, qu'il va bientôt mourir, et qu'il aimerait l'entendre réciter des vers de Corneille, qu'il lui ferait plaisir de venir chez eux, et Talma attendri promet de venir le jour même, tantôt.

Alors Frilot court apporter la bonne nouvelle, arrive en coup de vent, raconte l'histoire à Moustache, tandis que grand-père dort. Celle-ci attérée renvoie le petit dire à Talma de ne pas venir. Elle a peur qu'il ne tue le vieillard par sa verve, en lui ôtant par l'émotion, ce qui tressaille encore en lui de vie.

Frilot avec une moue se résigne à faire ce que Moustache exige, mais, hélas ! C'est trop tard, Talma entre à l'instant, et le gamin radieux, réveille grand-père, lui annonce l'arrivée du tragédien, qui familièrement serre la main du vieillard, raconte l'audace du gamin et se met ensuite à réciter avec son génie ronflant, les vers de Corneille.

Et l'ancien soldat du vainqueur de tant de belles batailles, est suspendu aux lèvres de l'acteur. Ses yeux le fixent ardemment tandis que celui-ci exhale son art, met toute sa verve pour émerveiller un de ceux qui émerveillèrent par leurs exploits plus qu'humains, toutes les nations de la terre. Il semble au vieux soldat entendre les patriotiques proclamations napoléoniennes. Mais c'est d'un autre genre, il s'excite, il se dresse, et debout un moment, répète en un écho les paroles célèbres que laissent échapper Talma, et enfin retombe anéanti.

Le docteur est revenu sur ces entrefaites et est tout surpris de trouver l'illustre tragédien en pareil lieu. Après l'avoir salué, il le blâme amicalement d'avoir consenti à susciter les patriotiques mais dangereuses inclinations du vieillard qui revient quand même à lui sous les bons soins du docteur. Celui-ci l'envoie se coucher. Grégoire Aubry consent à se rendre à son invitation, mais non sans avoir obtenu de Talma qu'il restât jusqu'à ce qu'il ait repris des forces.

Pendant que le vieillard se repose, Talma et le Docteur se livrent à une causerie toute passionnée sur le sort des âmes des héros. Selon le docteur le corps mort, tout est néant, et Talma magnifiquement poétiquement, lui prouve le contraire. Non l'âme des héros renaît dans l'âme d'hommes comme Grégoire Aubry passionnés à en mourir.

Enfin celui-ci reparait. Il est un peu reposé. Après avoir pris place dans son fauteuil, il vent que Talma poursuive, et Talma poursuit plus acteur que jamais. Tout parle en lui, sa voix, ses yeux, ses gestes, sont d'une éloquence telle que fanatisé, le vieillard se lève, répète avec lui ces paroles enflammées que Corneille mit dans ses tragédies, puis hors de souffle, retombe pour la dernière fois dans son fauteuil.

Ce qu'avait prévu Moustache était arrivé, il en est mort.

C'est alors que le docteur s'adressant à Talma, lui dit :

— M. Talma vous l'avez tué.

Et le grand tragédien en un geste admirable, désignant celui qui fit partie de l'armée des géants, orgueilleusement répliqua :

— Il devait mourir ainsi, c'est la mort des humains chez lesquels ont tressailli l'âme des héros !

Et le rideau tomba.

Le rôle de Talma tenu de main de maître par M. Froment, lauréat de tragédie du conservatoire de Paris, a évoqué en moi l'anecdote que j'ai promis ci-devant de raconter.

La voix forte et vibrante de M. Froment dans le rôle de Talma, m'a ramené à mon enfance. Elle m'a fait entrevoir un petit village de France, où chaque année j'allais jadis me retenir dans le sang français, à date fixe, à la fête de l'endroit. J'ai revu mon grand-père paternel dans le vieil Aubry à ch. yeux blancs, je me suis aperçu lui récitant des vers qui chantaient cette épopée merveilleuse qui fut celle de la grande armée. Avec Grégoire Aubry je l'ai revu pleurer quand sa voix vibrante devenait patriotique, et à l'exemple de celle de Talma arrachait des larmes. J'ai senti mieux que cela. Il m'a semblé encore entendre grand-père me dire de sa voix chevrotante :

— Viens que je t'embrasse mon petit.

Et ce baiser qui faisait alors tressaillir d'orgueil, mon petit cœur d'enfant, le fait chanter maintenant, grand-père n'étant plus de ce monde, car à son insu, c'était le passé s'enfuyant avec sa gloire, qui embrassait en tremblant l'avenir.

FLORÈS.



Assurés et noyés

Un litige intéressant au point de vue du contrat d'assurance-accident vient d'être tranché par le Tribunal fédéral. Il n'est pas sans